

à la sauvegarde de sites et d'espèces menacées. Baptisé «écotourisme», respectueux et ancré sur la découverte du patrimoine naturel, il a vocation à bénéficier aux populations locales. À celles-ci, une tortue vivante peut ainsi rapporter plus d'argent, grâce à l'attractivité touristique, que sa chair et sa carapace. Dès lors, il devient plus intéressant de la protéger que de la tuer. L'écotourisme s'est développé au Costa Rica dans les années 1980 et l'ONU l'a consacré comme vecteur essentiel du développement durable en déclarant l'année 2002 «Année internationale de l'écotourisme».

Cependant, le terme «écotourisme» n'est pas lié à de réelles obligations. Librement utilisé par les acteurs, à bon ou mauvais escient, il est parfois galvaudé. Lors de sorties en groupe, les tortues sont approchées de trop près, harcelées en mer, éblouies à terre par des torches ou des flashs. Pour la conservation des espèces, l'écotourisme reste un pis-aller. Il permet pourtant de sensibiliser l'opinion, de financer des actions de préservation et de convertir certains braconniers en guides touristiques, protecteurs de l'environnement.

LE COSTA RICA EN PRÉCURSEUR

Le Costa Rica reste un exemple. Dans ce petit pays d'Amérique centrale, entre Atlantique et Pacifique, l'écotourisme sert de vitrine, mais aussi de locomotive économique. Avec 2,6 milliards de dollars (2,4 milliards d'euros) dégagés en 2014, le tourisme dit «vert» constitue désormais la première source de revenus. Dans ce panorama, les tortues marines ont une place et un statut particuliers. Sans échapper au braconnage qui sévit

dans l'ensemble de la région, elles bénéficient d'un haut niveau de protection. Les captures y sont interdites, le ramassage des œufs prohibé ou réglementé... Avant d'en arriver là, autorités et organisations non gouvernementales ont bataillé ferme, tant l'exploitation des tortues était ancrée dans la culture et les traditions locales.

LAISSER UNE PLACE À LA NATURE

Un autre axe de protection est le développement des aires marines protégées. Il s'agit d'espaces marins délimités où s'exerce une réglementation spécifique des activités, visant à la conservation de la vitalité des écosystèmes marins, tout en permettant un développement local durable (voir *Des aires protégées ou désert marin ?*, par H. Le Meur, page 68). Pour les tortues marines, les bénéfices sont réels : l'encadrement de la pêche diminue les captures accidentelles, la maîtrise de la navigation réduit les collisions, les fonds marins et les zones d'alimentation comme de pontes sont préservés.

Le développement des aires marines protégées le prouve, l'homme, grandement responsable de la raréfaction des tortues marines, est aussi capable de se mobiliser pour voler à leur secours. Alors que ces animaux commencent à émouvoir l'opinion publique, des passionnés, bénévoles, chercheurs et responsables associatifs s'organisent pour les protéger. Certains surveillent les plages de pontes, placent si besoin les œufs en couveuse, veillent à ce que les nouveaux gagnent la mer sans encombre. D'autres analysent leur mode de vie, adaptent les engins de pêche pour limiter au maximum les captures accidentelles, avec par exemple des lignes de palangres qui peuvent être équipées, à coût réduit, d'hameçons spécifiques que les tortues ne peuvent pas avaler. Ou encore, le *Turtle Excluder Device* (TED), un filet doté d'une trappe de sortie permettant aux tortues de s'échapper.

De plus en plus fréquemment, les tortues blessées et secourues à temps bénéficient d'une prise en charge, grâce au développement, sous différentes latitudes, de centre de soins et d'une collaboration en réseau. La seule Méditerranée en compte trente-quatre, répartis dans quatorze pays. L'un d'eux vient d'ouvrir au musée océanographique de Monaco (voir *l'encadré*, page 77).

Les tortues marines symbolisent un monde devenu instable, qui peut prochainement basculer soit vers un retour à l'équilibre, quand on laisse la nature respirer, soit vers une disparition, quand on brise un maillon de la chaîne.

Victimes silencieuses de nos excès, les tortues marines peuvent-elles devenir les ambassadrices d'une nouvelle relation apaisée et respectueuse de l'homme avec la nature ? Si nous ne laissons pas cette chance à des animaux que nous trouvons si sympathiques, à quelles autres espèces la laisserons-nous ? ■

GARE AUX BALLONS !



Les lâchers de ballons, très appréciés des enfants, ne sont pas anodins. En altitude, les ballons se dégonflent ou éclatent, retombant souvent en de multiples fragments. Flottant en surface, confondus avec des méduses, ils sont ingérés par des tortues et des oiseaux. Une étude sur des tortues échouées en Australie, a

montré qu'un tiers d'entre elles recelaient des débris de ballons dans leur tube digestif. Faut-il interdire les lâchers ? En France, les dix communes de l'île de Ré ont franchi le pas en 2005, mais pour l'instant, elles font peu d'émules. Pour le bien des tortues, il devient urgent de faire évoluer la pratique. Selon l'association Robin des Bois, un million de ballons est lâché chaque année en France. Le musée océanographique lance un appel à idées pour trouver des alternatives écoresponsables aux lâchers de ballons, une bonne occasion de réfléchir et d'agir. Partagez vos bonnes idées par e-mail à fetesansballons@oceano.org ou sur le groupe Facebook «Fête sans ballons».